



ROBIN BIELMAN

Californie story

Chaleur sur les ondes

J'AI
LU
POUR ELLE

LOVE ADDICTION

Chaleur
sur les ondes

ROBIN
BIELMAN

CALIFORNIE STORY – 1

Chaleur
sur les ondes

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Villani*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

TALK BRITISH TO ME

Éditeur original

Embrace, an imprint of Entangled Publishing, LLC, Fort Collins

© Robin Bielman, 2017

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2018

*À Stacy Abrams,
qui est à la fois une fabuleuse éditrice
et une fabuleuse personne.*

Remerciements

Cela ne devient jamais plus facile d'écrire un roman, et je n'aurais pas pu le faire sans les personnes suivantes, envers lesquelles je suis immensément reconnaissante.

À Stacy Abrams : merci d'avoir accepté un nouveau projet de ma part, de toujours aimer mes idées et d'améliorer mes histoires. Vos conseils, votre sagesse et votre amitié sont des trésors que je chéris.

À Samantha Beck et Hayson Manning : merci à toutes deux d'être tout – amies, caisses de résonance, profs et sœurs. Je vous aime, les filles.

À Charlene Sands : merci d'être mon mentor, mon amie et tellement plus. Tu es exceptionnelle. Je t'aime !

À Roxanne Snopek et Paula Altenburg : merci d'avoir entrepris ce voyage avec moi et de m'avoir laissée vous accompagner. Je vous aime aussi, les filles.

À Entangled Publishing – Liz, Melanie, Candace, Heather, Jessica, Katie, Holly, Curtis, Erin, Anita, Kelly et le reste des membres de l'équipe qui consacrent leur temps et leurs efforts à faire de mes livres ce qu'ils sont : merci du fond du cœur. J'apprécie tout ce que vous faites davantage que je ne peux l'exprimer.

À mes lectrices : mille mercis d'inviter mes personnages dans vos vies. Que vous m'accordiez un peu de

vosre temps et parliez en bien de mes livres signifie énormément à mes yeux.

Aux blogueuses qui adorent lire et contribuent à passer le mot à propos des nouveautés, des ventes flash et tout le reste : je vous suis réellement reconnaissante de me mentionner ! Merci !

Et enfin, j'embrasse tendrement ma famille, et je la remercie de comprendre qu'écrire me démange et de m'encourager jour après jour. Je vous aime tant !

1

Teague

— Dis-moi qu'il n'a pas dit ça !

— Eh si, réponds-je tandis qu'un hoquet de saisissement collectif se répand dans le café.

Pas du tout surpris, ce hoquet, car avec cette voix si outrageusement sexy, Bennett peut se permettre de dire tout ce qui lui passe par la tête. Non, plutôt envieux. Parce que nous aspirons toutes secrètement à ce qu'il nous susurre des trucs cochons à l'oreille sans personne autour.

OK, *moi*, j'y aspire secrètement. En ce qui concerne les autres, je n'en suis pas certaine.

Jusqu'à ce que je jette un coup d'œil à nos habituées du lundi matin et remarque leurs expressions rêveuses, à toutes. Même les hommes affichent un drôle d'air du type « Mince alors ! »

— Sérieusement, depuis quand peut-on parler de « baise » à la radio ? s'étonne Harper à voix basse.

Elle est appuyée au comptoir du fond, les bras croisés sous sa poitrine, si bien que celle-ci remonte encore plus qu'à l'accoutumée.

— Depuis que ça sonne bien mieux avec l'accent anglais ? repartis-je.

Quoique je sois sûre que c'est plutôt parce que celle qui avait le doigt sur le bouton de censure était sous le charme de la voix de Bennett, elle aussi.

Harper sourit et acquiesce d'un hochement de tête. Le vilain mot qui commence par « b » sort régulièrement de la bouche de ma meilleure amie, aussi s'est-elle tout simplement amourachée un peu plus de Bennett.

Il y a plus de trois millions d'habitants à Los Angeles et je suis quasi certaine que tous – les célibataires, en tout cas – suivent la chronique « rendez-vous » hebdomadaire de Bennett. Tout est au point mort dans le café alors que nous l'écoutons parler de ses escapades du week-end. Nos clients ne voient aucun inconvénient à patienter afin qu'aucune de nous ne rate le moindre mot.

Ce type a l'insolence du prince charmant et, pendant le reste de la semaine, nous disséquons tout ce qu'il aura dit dans l'espoir d'en extraire la formule magique capable de transformer un rencard en amour éternel.

Non pas que je m'y connaisse ces temps-ci. Grâce à mon salopard d'ex-petit ami, la mise en jachère que je me suis moi-même imposée vis-à-vis du sexe opposé est toujours en vigueur.

Les yeux clos, je laisse la voix de Bennett me caresser – plaisir à la fois innocent et coupable, qui me donne l'impression que mes lundis sont des vendredis.

— Teague ? lance quelqu'un.

J'ouvre brusquement les yeux et pivote. Je n'ai pas la moindre idée de qui est l'homme debout de l'autre côté de la caisse et ma confusion doit se lire sur mon visage, car M. Costard Cravate la Vingtaine et Quelque désigne son dos.

Je ne suis pas plus avancée.

Puis il désigne le mien, de dos. Je tends une main derrière moi et, évidemment, je trouve une feuille de papier scotchée à mon polo blanc. Je l'arrache et la lis.

Salut, moi, c'est Teague. Je me suis dit que vous aimeriez connaître le nom de la nana dont vous reluquez le cul.

Je vais étrangler Harper.

Quand je la foudroie du regard et froisse la feuille, elle se marre – elle, ainsi que nos deux autres collègues. Mon séduisant inconnu s’apprête à dire quelque chose mais je le fais taire d’un doigt sur ma bouche. Bennett parle du discret rentre-dedans que lui a fait une fille et précise que son geste lui a fait penser à l’endroit où les mains de ladite fille pourraient s’égarer plus tard. Effleurer nonchalamment l’épaule ou le bras d’un homme, explique-t-il, est le geste adéquat pour manifester son intérêt. Il parle encore un peu, puis prend congé.

Harper éteint la radio. Le café reprend sa vivacité habituelle – mouvements, conversations, vrombissement des mixers qui redémarrent à plein régime – et les filles et moi, on se remet au boulot.

— Fan des « Règles du Jeu », hein ? commente mon nouveau client avec un beau sourire qui se reflète dans ses chaleureux yeux bruns.

« Les Règles du Jeu » est le titre de la chronique de Bennett sur les rencards.

Je jette la feuille froissée que j’ai en main à la poubelle.

— Vous pourriez même dire sans vous tromper que nous sommes des super-fans ! Qu’est-ce que je vous sers ?

— Un café frappé avec très peu de glace, s’il vous plaît.

— Et avec ça ?

— Ce sera tout.

J’attrape son gobelet, que je dépose à côté de la caisse pour qu’il puisse le récupérer une fois qu’il aura payé. Il me tend un billet de cent dollars. Je l’inspecte consciencieusement pour m’assurer qu’il ne s’agit pas d’un faux, puis le range dans le tiroir-caisse et lui rends sa monnaie. Il insère le tout dans le bocal en verre des pourboires.

Mon attention passe vivement du bocal à son visage.

— Merci, dis-je avec une sincère gratitude.

— Superbe, ce cul, Teague ! lâche-t-il.

Sur quoi il me gratifie d'un clin d'œil, lève son gobelet en guise de salut, puis s'éloigne. J'en reste bouche bée. Je ne sais pas si je dois être flattée ou mortifiée. Ce pourboire, me serais-je – c'est le cas de le dire – assise dessus si mon cul n'avait pas plu à ce type ? C'est sûr, je ne suis vraiment plus dans ma petite ville natale de Cascade dans l'Oregon !

Harper m'assène une vigoureuse tape sur les fesses.

— Oh que oui !

— Arrête ça.

— Et M. Beverly Hills en veut sa part, on dirait ! ajoute-t-elle.

— Ferme-la ! je grommelle tout en jetant un coup d'œil à la porte d'entrée qu'il est en train d'ouvrir.

Est-ce vrai ?

Harper se penche pour murmurer à mon oreille :

— Et comment ! Et avant que ton vagin ne se rataîne et ne sombre dans le coma, tu vas sortir avec moi samedi soir !

J'ouvre la bouche pour protester, mais elle m'interrompt avec un :

— Fini de te planquer dans ta chambre pour lire ou suivre des cours en ligne !

Les yeux rivés sur la devanture vitrée du sol au plafond, je vois mon généreux client tourner la tête dans ma direction. J'ignore s'il peut me voir, mais difficile de rater le sourire radieux qu'il affiche.

— OK, je réponds, accédant à la requête de ma colocataire.

À vrai dire, j'en ai assez de rester terrée dans ma chambre à étudier pour devenir rédactrice touristique free-lance. Jusqu'ici, tous les articles que j'ai rédigés ont été rejetés, ce qui m'incite à penser qu'il me faut

peut-être cesser de m'acharner. C'est à peine si j'ai dû bosser pour décrocher ma licence en maths, que j'ai obtenue avec mention il y a quelques mois. Je pensais vouloir être prof. Je m'étais trompée.

Pendant les quarante-cinq minutes suivantes, nous sommes assaillies de clients qui doivent se rendre au travail, à l'école ou ont juste besoin de leur dose de caféine pour affronter la journée. À 8 h 50, je charge mon plateau à emporter de deux *latte*, un moka et un double *macchiato*, puis je lance :

— Je reviens !

Sentir le soleil d'avril sur mon visage est vraiment agréable et, comme chaque matin où je fais ma livraison, j'ai la chanson *Walking On Sunshine* dans la tête. Quand j'étais petite, ma mère me la chantait à la seconde où le soleil réapparaissait après un orage. Il pleut très souvent sur la côte de l'Oregon, alors elle la chantait beaucoup.

Depuis que j'ai atterri à L.A. il y a deux mois, ma mère m'appelle ou m'envoie un SMS chaque mardi ; mon père, chaque vendredi. Ils veillent sur moi en alternance, et ça me va. Quand je leur ai annoncé que j'allais emménager ici, ils ont dû s'asseoir et reprendre leur souffle. Je suis le bébé de la famille, je n'étais pas censée prendre mon envol. Mais même si j'adore mes parents et le fait d'être proche d'eux, j'ai besoin d'être indépendante.

Et bien que je m'inquiète un peu pour l'argent ces temps-ci, je suis satisfaite de ma décision. En quittant la maison, j'ai laissé derrière moi la tranquillité et la sécurité que procurait le fait de vivre là où j'ai grandi. Je possède une voiture, des vêtements et un ordinateur portable. Mon loyer n'est pas exorbitant parce que je suis en colocation avec Harper mais si je ne trouve pas bientôt un moyen de compléter ma paie du café,

je vais épuiser toutes mes économies. Or je ne peux pas me le permettre.

J'ai fait la connaissance de Harper McKinney dès mon premier jour à l'université de l'Oregon et nous nous sommes immédiatement entichées l'une de l'autre comme beurre de cacahuète et confiture. Nous sommes totalement différentes mais parfaitement complémentaires. Elle est tapageuse alors que je suis discrète, coriace alors que je suis sensible, insouciante alors que je suis prudente. Elle est mon envers et je l'aime comme une sœur. Mes parents l'adorent, eux aussi – ce qui leur a rendu mon départ nettement plus supportable. Avec Harper, au moins, je ne serai pas sans famille ici.

J'arrive à l'immeuble en verre étincelant qui abrite les bureaux de Gabrielle Gallagher, organisatrice de mariages, avec deux minutes d'avance. Briggs se trouve derrière le comptoir de la sécurité mais il est au téléphone, aussi lui adressé-je un bref signe de la main. Je prends l'ascenseur jusqu'au troisième étage, en ressorts puis pénètre dans l'opulent espace qu'est la suite 302.

Pour la première fois depuis plusieurs semaines que je la livre, l'assistante de Mme Gallagher n'y est pas. Je ne suis pas certaine de pouvoir laisser les cafés sans accusé de réception, alors j'attends. Elle ne va probablement pas tarder. D'après ce que j'ai pu constater lors de mes brefs passages ici, Mme Gallagher aime que son breuvage lui soit aussitôt remis. À 9 heures pile.

— N'avoir aucun plan de secours pour cette situation n'est pas du tout professionnel de votre part.

Au son d'une voix féminine, je pivote vers le bureau de Mme Gallagher. Elle apparaît derrière les doubles portes ouvertes. Elle parle dans un casque, les mains sur ses hanches étroites alors qu'elle marche de long en large.

— Évidemment que je vais envoyer quelqu'un, mais ce n'est pas le problème. Le problème, c'est que vous deviez me le livrer.

Elle porte un chemisier en soie fuchsia aux pans rentrés dans une jupe crayon blanche avec des escarpins noirs qui, j'en suis sûre, coûtent davantage que six de mes loyers mensuels, et ses longs cheveux noirs sont rassemblés en une élégante queue-de-cheval. Pour une femme dans la quarantaine, elle est éblouissante... et intimidante, aussi. Surtout quand elle lève les yeux et que ses sourcils sculptés se froncent à ma vue.

Son assistante est toujours portée disparue alors, sur une impulsion, je dépose le plateau sur le bureau de celle-ci, m'empare du *macchiato* puis me hâte de le porter à sa destinataire. Une fois arrivée à destination, j'ai l'impression d'avoir plongé dans les pages d'un magazine de design ultrachic. Tout est d'un blanc immaculé, à l'exception des éléments en fer forgé de plusieurs meubles et de l'énorme bouquet de fleurs fraîches aux teintes pastel juché sur une table ronde en verre, elle-même installée sous un lustre en cristal.

Je lui tends son café, non sans craindre d'avoir fait une atroce erreur de jugement. Elle m'inspecte, me jaugeant de la tête aux pieds. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle voit et je m'en fiche, mais si j'ai commis un crime de lèse-majesté et qu'elle appelle le café pour se plaindre, je pourrais bien perdre mon job. L'inquiétude me comprime la poitrine.

Dès qu'elle tient fermement le gobelet, je souris puis tourne les talons pour m'éclipser. Je prie pour que, une fois hors de sa vue, elle m'oublie complètement.

— Attendez, lâche-t-elle d'une voix austère.

J'ignore si elle s'adresse à moi ou à la personne au téléphone, aussi je pivote pour m'en assurer. Elle écarte le micro.

— J'ai besoin que vous alliez récupérer quelque chose pour moi.

— Moi ?

— Vous êtes la seule autre personne dans la pièce. Oui, vous !

— Désolée, je dois retourner travailler.

— Ça attendra.

Elle contourne alors le meuble et griffonne quelque chose sur une feuille de papier. Puis, replaçant le micro, elle déclare :

— J'envoie quelqu'un récupérer ce sac d'ici quinze minutes. S'il me satisfait, j'escompte une ristourne de dix pour cent.

Je regarde par-dessus mon épaule. L'espace d'accueil est toujours désert. Dans le couloir, toutes les portes sont fermées.

Mme Gallagher prend place dans son fauteuil pivotant en cuir blanc derrière son gigantesque bureau.

— Vous m'avez parfaitement comprise. Si ma future mariée n'était pas déjà en chemin, j'annulerais cette commande pour traiter avec quelqu'un d'autre. D'ailleurs...

À la réponse de son interlocuteur, un lent sourire diabolique incurve ses lèvres rouges.

— Je vous remercie.

Elle ôte le léger casque noir et le pose devant elle. Son attention se porte sur des classeurs soigneusement empilés, après quoi elle brandit la feuille et, sans croiser mon regard, l'agite dans ma direction.

— Voilà où vous devez vous rendre. Faites-leur savoir que c'est Gabrielle Gallagher qui vous envoie et soyez de retour d'ici trente minutes.

Son ton hautain est insultant. Pas du tout celui que mes parents m'ont appris à employer pour m'adresser aux autres.

— N'est-ce pas le travail de votre assistante ? lui fais-je remarquer.

Elle relève la tête. Son regard sombre me jauge de nouveau avec une sorte d'attraction certainement magnétique car, involontairement, mes pieds me font avancer jusqu'au bureau pour récupérer la feuille.

— Si.

— Dans ce cas, je ne comprends pas pourquoi vous avez besoin de moi.

— Voyez-vous mon assistante, mademoiselle...

— Watters. Et, non, je ne la vois pas.

— Précisément.

Elle secoue la feuille sous mon nez pour me congédier puis baisse aussitôt les yeux sur une énorme pile de documents devant elle.

Eh ben dis donc, quelle grossièreté ! Je devrais refuser et tourner les talons. Je sais que je le devrais. Le problème, c'est que je suis nulle quand il s'agit de dire non. Et encore plus pour ce qui est de laisser quelqu'un dans la mouise, même si elle mérite de se dépatouiller toute seule. Peut-être a-t-elle simplement eu un début de matinée merdique chez elle et qu'elle se défoule sur moi ?

Non, ce n'est pas ça. Je l'ai déjà entendue aboyer des ordres depuis son fauteuil. J'ai vu son assistante à cran alors que je franchissais le seuil.

Je lui arrache la feuille, remarquant du coin de l'œil que les papiers, sur son bureau, sont des C.V. Je lis l'adresse qu'elle vient de me donner mais je n'ai pas la moindre idée d'où ça se trouve.

Elle me jette un coup d'œil.

— Vous me faites perdre mon temps.

Son temps. Comme si le mien ne comptait pas ! Heureusement, mes collègues du café me couvriront si je m'absente plus longtemps que prévu, mais je commence à remettre en question ma B.A.

— Désolée, j'ai laissé ma boule de cristal à la maison.

— Pardon ? crache-t-elle.

— Je ne sais ni où ça se trouve, ni comment vous espérez que je puisse y faire un aller-retour en trente minutes. À moins que ce ne soit juste au bout de la rue ?

Je n'ai même pas de voiture au café. C'est Harper qui nous a conduites au boulot ce matin.

Elle cille de ses longs cils bruns comme si elle n'en croyait pas ses oreilles.

Eh oui, madame Gallagher, vous ne rêvez pas. Puisque vous ne changez pas d'attitude, je vais adapter la mienne...

— Avez-vous votre permis de conduire ?

— J'ai vingt-deux ans, je proteste, vexée.

— Ça ne répond pas à ma question.

— Oui.

— Tenez, décrète-t-elle, sortant un porte-clés de son luxueux sac à main. Ma voiture est à la place numéro deux. Servez-vous du GPS pour vous y rendre.

— Sérieusement ?

Elle doit vraiment être désespérée. Ou avoir toute une flotte de véhicules dans son allée, si bien que le fait que je prenne celui qui se trouve en bas pour aller faire un tour n'a aucune importance pour elle.

— Je suis toujours sérieuse, mademoiselle Watters, et j'ai malheureusement besoin de vos services ce matin, alors si vous voulez bien avoir l'amabilité de vous dépêcher, je vous dédommagerai à votre retour.

— En espèces ? je repartis en prenant la clé.

Parce que vraiment, c'est le truc le plus étrange et ridicule qui me soit jamais arrivé. Et je n'accepterai aucun dédommagement de sa part.

Elle me toise d'un regard pénétrant tout en sirotant une gorgée de *macchiato*. Derrière moi, j'entends une des portes s'ouvrir. S'ensuit un cliquètement de talons aiguilles sur le sol en marbre.

— Gabrielle, je viens de m'entretenir avec... Oh, excusez-moi !

— C'est bon, déclare Gabrielle. Mlle Watters s'apprêtait à partir.

J'observe l'une, puis l'autre, avant de confirmer :

— C'est exact.

— Trente minutes ! répète-t-elle derrière moi.

J'en prendrai au moins trente et une, rien que pour le principe.

Non mais, je ne vais quand même pas me laisser marcher sur les pieds !

— Salut, Briggs ! je lance lorsque, sortie de l'ascenseur, je pénètre dans le hall.

— Salut, Teague. Comment allez-vous en cette belle matinée ?

Son sourire cordial et chaleureux me rappelle celui de Denzel Washington. Quand je le lui ai dit il y a deux semaines, il m'a avoué qu'il avait en fait été la doublure cascade de l'acteur en question. Je suis copine avec quelqu'un qui a travaillé dans le cinéma ! J'ai des étoiles plein les yeux chaque fois que je vois une célébrité ou que je rencontre quelqu'un de l'industrie du divertissement, ce qui est très courant ici, à L.A. Si je veux m'intégrer, il me faut vraiment me calmer !

— Bien, mais je suis un peu distraite et j'ai oublié mon portable. Pensez-vous que je puisse utiliser le vôtre une seconde ?

— Naturellement.

Dans ma hâte à emboîter le pas à Harper ce matin, j'ai laissé le mien à la maison, et je voudrais l'appeler au café pour l'informer de la raison de mon retard. Quand je raccroche, Briggs me regarde avec gentillesse et dit :

— Conduisez prudemment.

— Merci. Au fait, comment était la fête d'anniversaire de votre petite-fille ?

— Exceptionnelle.

Je souris, puis agite la main en signe d'au revoir avant de descendre au parking.

La voiture de Mme Gallagher est un luxueux cabriolet Mercedes noir. Il est étincelant, exempt de la moindre trace de poussière. Les vitres sont teintées. J'ouvre précautionneusement la portière côté conducteur et découvre que l'intérieur, somptueux, est presque aussi moelleux que mon lit. J'entre l'adresse dans le système de navigation et entreprends de conduire comme une octogénaire. J'ai vraiment envie d'abaisser la capote, mais je n'ose pas.

Dieu merci, ma destination n'est qu'à quelques kilomètres et je pousse un profond soupir de soulagement quand j'y arrive sans encombre. La femme qui me tend le grand sac fourre-tout Gucci en cuir blanc déblatère à propos d'un « KB » et se confond en excuses pour n'avoir pas été en mesure de le livrer elle-même. Je lui réponds de ne pas s'inquiéter, puis espère ne pas avoir fait de gaffe.

Je veux dire, ce n'est qu'un sac rempli de trucs. Après plus ample inspection, je déduis que ce doit être un cadeau de bienvenue pour les invités venant de l'extérieur de la ville. *KB... Kit de bienvenue !* Cette capacité de déduction que j'ignorais posséder m'arrache un sourire. J'ai beau avoir rêvé de mon propre mariage, les KB n'en faisaient pas partie. La lecture de l'étiquette attachée à l'anse du sac – *Bienvenue à Beverly Hills et à notre week-end de mariage. Profitez de quelques douceurs et des endroits que nous apprécions le plus dans notre ville natale. Amitiés. Madison et Henry* – confirme ma pensée.

La vache ! Ils distribuent des sacs Gucci comme s'ils venaient du bazar du coin ! De crainte d'endommager ma précieuse cargaison, j'attache soigneusement le

fourre-tout avec la ceinture de sécurité à côté de moi sur le siège passager.

Deux conducteurs me klaxonnent sur le trajet du retour. Tant pis. Il me faudrait vendre mon âme au diable pour payer les réparations de cette bagnole s'il lui arrivait quoi que ce soit. Juste avant que je ne m'engage dans le parking en sous-sol, un gros *floc* brunâtre éclabousse le pare-brise. Ça, au moins, je n'aurai pas à payer pour, pensé-je en pouffant.

Quand je sors de l'ascenseur au troisième étage, l'assistante de Mme Gallagher manque toujours à l'appel, alors je me dirige droit vers son bureau pour lui remettre l'article en main propre.

— Enfin ! commente-t-elle.

Une jeune femme blonde assise face à elle tourne la tête.

— Oh, mon Dieu ! s'exclame-t-elle en bondissant sur ses pieds, les deux mains tendues vers le sac Gucci.

Le lâcher m'attriste un peu.

— Je suis tellement contente !

Un authentique sourire se forme sur le visage de Mme Gallagher alors qu'elle observe sa cliente. Ou, devrais-je sans doute dire, sa future mariée.

Je pose les clés de la voiture sur la surface en verre du bureau puis recule pendant que toutes deux s'extasiaient sur le cadeau.

— Maman va les adorer ! affirme la jeune femme.

Je suis ravie de constater que Mme Gallagher n'est pas vache avec ses clientes. D'un autre côté, elle ne serait pas l'organisatrice de mariages la plus recherchée de la côte Ouest si c'était le cas. Et d'après la pile de C.V. que j'ai remarquée, beaucoup de gens aimeraient travailler pour elle.

Mais pas moi, ça, c'est sûr !

J'ai presque réussi à m'échapper quand j'entends :

— Mademoiselle Watters.

Je me fige et mon regard passe vivement du contenu du sac à son visage.

— À quelle heure terminez-vous votre service au café ?

Bizarre, comme question.

— 11 heures.

— Parfait. Soyez ici à midi.

— Je vous demande pardon ?

Elle se lève et contourne son bureau. J'ignore si c'est pour m'intimider ou pour me mettre à l'aise. Dans tous les cas, cela ne fonctionne pas.

— J'ai besoin d'une assistante, et vous ferez l'affaire.

— Euh...

Si je n'avais pas moi-même préparé son *macchiato*, j'aurais dit qu'il y avait davantage que du café dans son breuvage matinal.

— J'ai déjà un travail.

— Combien gagnez-vous ? Dix, onze dollars de l'heure ?

— Quelque chose comme ça, oui, confirmé-je, pour la simple et bonne raison que mes parents m'ont appris qu'il est impoli de ne pas répondre à une question posée par mes aînés.

— Je vous paierai triple.

Et, juste comme ça, j'hérite d'un autre boulot.

2

Teague

— Je ne veux pas quitter le café, je me plains à Harper alors que, allongée sur mon lit, elle me regarde procéder à un rapide changement de tenue.

En meilleure amie qu'elle est, elle m'a, à la fin de notre service, ramenée vite fait au pavillon d'hôtes que nous louons afin que je puisse me débarrasser de mon uniforme de serveuse, puis être de retour aux bureaux de Gabrielle Gallagher à midi. Suis-je folle de faire ça ? Probablement. Mais un triple salaire est une sacrée motivation !

Pour la première fois de ma vie, je suis complètement autonome, et je veux que ça reste ainsi. En quittant la maison, je me suis juré que dorénavant, je me débrouillerais seule. Fini le filet de sécurité. Fini de se laisser dorloter, nourrir, loger et blanchir. Fini de courir se réfugier dans les jupes de maman à la moindre difficulté.

Cette source de revenus supplémentaire signifie aussi que je vais pouvoir prendre davantage de cours de rédaction touristique. Écrire, c'est difficile mais sympa, et j'ai envie d'y exceller. Donc plus je me formerai, meilleures seront mes chances de vendre un article et de concrétiser mon véritable rêve.

— J'adore travailler avec toi, je poursuis, alors j'espère que je pourrai continuer à faire les ouvertures et

partir à 8 h45. Qui plus est, je n'ai aucune confiance en Mme Gallagher : elle pourrait me virer rien que parce que mon chemisier ne lui plaît pas !

Harper se relève sur ses genoux.

— À propos de chemisier, tu l'as mis à l'envers !

Je baisse les yeux et m'aperçois qu'en effet, mon seul et unique chemisier en soie n'est pas mis dans le bon sens. Pas étonnant que je sois si mal dedans !

— Hé, ne sois pas nerveuse, enchaîne-t-elle en passant le vêtement par-dessus ma tête quand ma tentative pour extraire mes bras des manches courtes et le retourner sans l'ôter échoue.

— Je ne suis pas nerveuse. Je suis...

— ... trop gentille, complète Harper avec un mélange d'affection et d'impatience dans la voix. Tu fais toujours passer les autres avant toi, ce qui, ne te méprends pas, est admirable, mais ce n'est pas une tare de dire non parfois.

— Je...

— Pas à moi, évidemment. Ne crois pas que tes nouveaux horaires de travail te donneront une bonne excuse pour te décommander de notre sortie de ce week-end. C'est mort !

Elle me connaît si bien... Ce n'est pas que je ne veux pas sortir, mais c'est hors de ma zone de confort. Je ne cesse de me répéter qu'être dans un nouvel endroit où personne ne connaît mon nom implique que je peux m'affranchir des contraintes que je m'impose et cesser de m'inquiéter de ce que pensent les autres, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Mon inexpérience a le don de se manifester quand je le souhaite le moins.

— T'inquiète ! J'ai comme l'impression que j'aurai réellement besoin d'un verre d'ici vendredi !

Je rentre les pans de mon chemisier dans mon pantalon noir puis enfille une paire d'escarpins à talons de cinq centimètres.

— Ne te laisse pas marcher dessus, ordonne Harper. Il y a plein d'autres jobs, ajoute-t-elle en scannant ma tenue du regard des chaussures au chemisier, avant de croiser à nouveau le mien. *Capisce ?*

Facile à dire pour elle.

Harper a plus d'argent qu'elle ne sera capable d'en dépenser de toute sa vie. Elle est la plus jeune d'une fratrie de trois et son père est l'un des plus riches hommes d'affaires des États-Unis. Il est complètement gaga de son unique fille, mais il attend néanmoins d'elle qu'elle travaille, de préférence pour lui. Elle déteste cette idée et est résolue à faire quelque chose de sa vie une fois qu'elle aura décidé quoi, et comment. En attendant, elle apprécie de préparer du café de manière à avoir de quoi s'occuper en plus des leçons de natation qu'elle propose. Elle fait don de son salaire à une œuvre caritative différente chaque mois et ses honoraires de maître-nageur repartent directement dans des médailles ou de l'équipement pour ses élèves.

Ai-je mentionné que notre pavillon d'hôtes est à Beverly Hills, et que ce sont son oncle et sa tante qui possèdent la propriété ? Cela rend mon loyer bien plus abordable que la plupart des logements de cette qualité, mais quand même nettement plus cher que ce que je paierais chez moi. Or payer ma part est en tête de ma liste pour devenir indépendante. C'est quelque chose que je dois faire afin de me prouver que je peux voler de mes propres ailes.

— Je crois que je ne me suis pas trop mal débrouillée avec elle, affirmé-je à Harper. Et je n'ai aucune intention de me laisser bouffer.

Enfin... dans l'absolu.

— Les Gallagher sont super riches et évoluent dans le même cercle que mes parents. Il me semble que mon père a déjà traité quelques affaires avec M. Gallagher, et je suis sûre que ma mère a déjà participé aux mêmes déjeuners caritatifs que Gabrielle. Mais aussi riche soit-on, on doit quand même être correct avec les gens, déclare Harper en basculant sur le dos au bord de mon lit, en appui sur ses coudes. En fait, elle a organisé le mariage de la fille de la sœur de mon oncle. C'était vachement génial !

— Tu l'as rencontrée alors ?

— De loin. Dans la mesure où je n'étais pas directement liée à la famille, je n'étais pas réellement digne de lui parler. Une minute, je retire ça ! Elle m'a bel et bien dit quelque chose ! Elle m'a demandé si je parlais comme ça à ma grand-mère, précise-t-elle avec un drôle de sourire. Et je mettrais ma main à couper qu'elle a dit ça après un commentaire un peu cru que j'ai fait sur le témoin du marié. À ma décharge, ce type était si canon que j'ai failli avoir un orgasme rien qu'à le regarder !

— Waouh !

— Ouaip. S'il n'avait pas été déjà casé, il aurait certainement passé la soirée à repousser toute une meute de femmes en chaleur !

Je m'esclaffe, et Harper me perce à jour. Elle sait que je n'ai jamais été en chaleur à *ce point-là*.

— Vendredi soir, décrète-t-elle de ce ton qui m'avertit qu'elle ne sera pas satisfaite tant que je n'aurai pas expérimenté d'incontrôlables pulsions sexuelles.

Je hoche la tête, l'étreins puis lance :

— À plus tard.

Même si j'ai accepté de travailler pour une femme que je ne suis pas sûre d'apprécier, j'en suis tout excitée. Mes amies et moi nous sommes plus d'une fois

fait passer pour des mariées en grandissant, et je me suis déguisée en promise deux Halloween d'affilée. Je suis fascinée par les mariages et tout ce qui s'y rapporte. J'ai raté la majeure partie de la planification de celui de ma sœur aînée Vanessa parce que j'étais à la fac, mais je lui parlais tout le temps au téléphone. Mon frère aîné, Luke, s'est enfui pour le sien, mais ma belle-sœur et lui affirment que leur cérémonie intime était parfaite. Et mon autre sœur, Erin, projette de se marier à Hawaï en septembre.

Peut-être ce boulot m'aidera-t-il à planifier un jour le mien.

— Salut, Briggs, je lance en pénétrant dans le hall de mon nouveau lieu de travail.

À défaut d'autre chose, voir chaque jour son visage chaleureux et souriant m'apportera une certaine tranquillité d'esprit.

— Teague, pourquoi êtes-vous de retour si vite ?

Il m'inspecte de la tête aux pieds, comme s'il me reconnaissait à peine sans l'uniforme du café.

— Vous avez devant vous la nouvelle assistante de Gabrielle Gallagher.

Il se lève puis contourne son comptoir pour m'êtreindre.

— Félicitations, me congratule-t-il avant de reculer d'un pas. J'ignorais que vous cherchiez un nouveau boulot.

— Je n'en cherchais pas. Pas de ce genre, en tout cas.

— Dites bien de ma part à Mme Gallagher qu'elle a intérêt à vous traiter comme il faut.

— Est-ce ce que vous avez dit à sa précédente assistante lors de son premier jour ? je m'enquiers.

Parce que ça n'a pas marché...

Il m'adresse un autre sourire tout en retournant à son siège.

— Je ne connaissais pas sa précédente assistante lors de son premier jour. Et pas plus lors du dernier, d'ailleurs.

— Tant pis pour elle, je réponds avec un geste de la main.

Il ne me reste plus qu'une minute pour monter à l'étage et être pile à l'heure.

Quand j'entre dans l'espace climatisé, il y règne un calme étrange. Je jette un rapide coup d'œil alentour avant de me diriger vers mon élégant bureau blanc puis place mon sac à main dans le petit classeur à tiroirs, sur la gauche. Je teste la chaise moderne blanche à assise noire, et la trouve confortable. Un ordinateur, un calendrier, un porte-crayons avec des crayons à papier à rayures noir et blanc et un téléphone sont impeccablement disposés devant moi comme pour une mise en scène. L'unique détail qui trahit que j'y suis attendue est un dossier avec mon nom inscrit dessus. Je l'ouvre et y trouve des documents à compléter et signer, dont un accord de confidentialité.

— Mademoiselle Watters ! appelle impatientement Mme Gallagher, me faisant sursauter à tel point que je lâche le document que je tiens.

Je bondis et me hâte d'aller lui répondre en direct.

— Oui, madame Gallagher. Je suis là.

Elle me regarde, l'air de dire : « Sans blague ! », avant de me faire signe de prendre place sur le fauteuil en face d'elle.

— Je feuilletais le dossier que vous avez laissé à mon intention.

— J'ai besoin que vous finalisiez le menu et la décoration florale du mariage Hastings, décrète-t-elle avec humeur, son attention de nouveau sur son bureau, et que vous commandiez cinquante de ces kits de bienvenue dont vous êtes allée récupérer un exemplaire

ce matin. Je veux qu'ils soient livrés chez les Hastings dans un mois. Madison est ma filleule et je tiens à ce qu'elle ne se fasse aucun souci.

Madison doit être la future mariée que j'ai vue un peu plus tôt.

— OK.

— Vous trouverez en réseau les cartes de menu du mariage Smith qui doivent être communiquées par e-mail à l'imprimeur et être prêtes pour vendredi. Les contrats de transport sont aussi sur le lecteur. Veuillez les lire et vérifier dates, horaires et orthographe. (Elle lève les yeux vers moi et ajoute :) Êtes-vous diplômée, mademoiselle Watters ?

— Oui.

Elle laisse échapper un soupir de soulagement.

— Et je vous en prie, appelez-moi Teague.

À ma requête, elle fronce les sourcils. Je n'ai jamais été appelée autrement que Teague ou TW. Mes copains de fac se sont mis aux initiales dès la première année, et c'est resté – et Kinney, diminutif de McKinney, pour Harper.

— C'est mon prénom, et je le préfère à « mademoiselle Watters ».

Je m'apprête à demander comment je dois l'appeler – *Gabby*, *GG*, *Smiley* ? – quand elle expose ses dents parfaitement blanches pour me faire savoir qu'elle m'appellera comme bon lui semble.

— La semaine prochaine, je lance ma collection de papeterie nuptiale. Mindy vous indiquera ce qui doit être fait dans ce domaine.

— Mindy ?

— Vous avez fait sa connaissance ce matin.

Pas vraiment, mais soit.

— Leah et elle font partie de l'équipe d'ici. Kristen dirige notre succursale de Seattle.

Elle me tend un dossier.

— Veuillez vous familiariser avec le vocabulaire à utiliser quand vous parlez de nos prestations. À l'intérieur, vous trouverez également des contrats fournisseurs signés qui doivent être archivés.

— Compris.

Elle me jauge avec scepticisme, comme si j'étais susceptible d'oublier tout ce qu'elle vient de me dire. Mon cerveau de matheuse m'aide à tout organiser dans ma tête et ma mémoire a toujours été excellente, je n'ai donc absolument aucun problème avec tout ce qu'elle a déballé.

— Madison a besoin d'assistance avec sa lingerie de noces. Je lui ai dit que vous la retrouveriez à 15 heures aujourd'hui.

Elle me jauge d'un bref coup d'œil puis ajoute :

— Et je suggère que vous fassiez en même temps l'acquisition d'une nouvelle tenue de travail.

Je baisse les yeux sur la tenue problématique, m'efforçant de ne pas m'offusquer de son insulte. Qu'est-ce qui ne va pas avec mon pantalon noir et mon chemisier pêche ? Je veux bien admettre que je ne suis assurément pas la plus tendance des employées, mais rien ne cloche avec ce que je porte !

C'est également le plus élégant que j'aie. Ce soir, je dévaliserai la penderie de Harper pour voir si je peux dénicher quelques trucs jusqu'à ce que je puisse me permettre d'acheter de nouveaux vêtements. Je refuse de laisser le jugement de Gabrielle Gallagher m'aiguillonner à faire quelque chose avec quoi je ne suis pas à l'aise.

— Autre chose ? je m'enquiers, avec peut-être un soupçon de sarcasme.

Je ne suis pas fière de mon ton, mais je suis sur la défensive.

— Oui. Je n'accepte ni le travail bâclé, ni le manque de ponctualité, ni l'insubordination. J'ai établi une

certaine réputation ici et je ne tolérerai pas qu'elle soit compromise. Faites ce que je dis, quand je le dis, et vous garderez votre travail.

Génial, comme discours d'encouragement ! Me levant pour retourner à mon bureau, j'essaie d'imaginer Gabrielle Gallagher avec une personnalité plus agréable.

Sans succès.

— À la tienne ! lance Harper vendredi soir, entrechoquant son verre à shot au mien.

C'est notre second et je me sens déjà un peu pompette. J'ai bossé non-stop aujourd'hui et n'ai même pas eu le temps de déjeuner, j'ai donc désespérément besoin de manger. La semaine tout entière a été complètement dingue. Horaires à rallonge, exigences irréalistes – parce qu'évidemment, ma licence en maths a fait de moi la personne la plus qualifiée pour jouer les médiatrices entre une future mariée et sa mère s'évertuant à convenir d'un plan de table ! – et courses personnelles pour Gabrielle.

La tequila me brûle l'œsophage et j'aspire mes joues tandis que nous abattons toutes deux nos verres sur la table.

Harper émet un petit « pop » avec ses lèvres, ce qui attire l'attention d'un mec plutôt mignon en train de passer. Il s'arrête pour lui sourire. Elle le regarde avec une lueur d'intérêt dans ses yeux bruns, ses lèvres pleines légèrement entrouvertes.

— Salut ! lâche-t-il. Je vous en offre un autre ?

Eh oui, c'est aussi facile que ça pour elle.

Harp tapote l'emplacement à côté d'elle en guise d'invitation. Je souris intérieurement. Nous ne payons aucune de nos boissons parce que l'oncle de Harper est l'un des proprios de ce restaurant.

Mec Mignon s'installe dans le box, nous nous présentons par-dessus la musique et les voix bruyantes de l'endroit plein à craquer et, comme d'habitude, Harper retient la majeure partie de son attention sans même s'en donner la peine. Ce qui me laisse l'occasion de me détendre maintenant qu'elle est occupée, et non plus à l'affût d'un beau parleur lubrique susceptible de s'immiscer dans mes pensées avant que j'en aie moi-même eu le temps.

— Désolée pour l'attente, s'excuse Kym, notre serveuse, s'arrêtant brièvement devant notre table, son plateau regorgeant de nourriture et de boissons. Un de nos serveurs n'est pas venu, alors je galère un peu.

— Aucun problème, je la rassure. Ça aiderait si j'allais au bar récupérer notre commande ?

— Carrément. Merci, Teague.

— Je peux y aller, annonce Harper, prête à éjecter Evan, non, Lee, non, zut, j'ai oublié son nom, du box.

— Non, ça ira.

Je me lève d'un bond et lui décoche un regard qui indique que j'ai besoin de m'occuper autrement qu'en essayant d'échanger des banalités. Elle acquiesce d'un hochement de tête.

M'approcher du bar est un véritable parcours d'obstacles et je me demande si je ne devrais pas proposer de jouer les serveuses jusqu'à la fin de la soirée pour donner un coup de main. Ça fait longtemps que je n'ai pas travaillé en salle, mais je me souviens comment on fait. Jeremy est à une extrémité du comptoir, Casey à l'autre et le plus proche de la cuisine, alors j'atterris devant lui.

— Salut, Case !

— Salut, mon chou ! Prête pour une autre tournée ?

— Prête à manger, plutôt. Je me suis dit que j'allais dépanner Kym et récupérer nos ailes de poulet si elles sont prêtes.

— Donne-moi juste une seconde, répond-il, occupé à mixer un cocktail.

— OK.

Je l'observe exercer son art en même temps que toutes les autres filles accoudées au bar. Il est vraiment pas mal... et habile avec des bouteilles d'alcool. Je parie que ses mains sont douées pour d'autres trucs aussi.

À la seconde où je pense ça, il lève les yeux sur moi. *Merde !* Je devine à son rictus que je rougis et qu'il sait que mes pensées coquines à son égard sont la raison pour laquelle je baisse les yeux.

— Ailes de poulet extra-épiciées ! annonce-t-il une minute plus tard en déposant sur le zinc une assiette bleue débordante de délices.

— Merci. Je reviens pour un pichet de bière ?

— Ça marche !

Le poulet sent si bon et j'ai tellement faim que j'ai hâte de retourner au plus vite à la table. Je m'empare de l'assiette, pivote et me heurte à quelqu'un qui essaie de se faufiler à ma place – un homme grand vêtu d'une chemise blanche. J'essaie de garder mon plat en équilibre, mais c'est impossible alors que nous jouons des coudes pour échanger nos places. L'assiette bascule et ni l'un ni l'autre ne réagissons assez vite quand les morceaux de poulet nappés de sauce piquante dégringolent droit vers sa chemise.

— Oh, mon Dieu ! Je suis vraiment désolée !

Je tente de rattraper quelques ailes, palpant le torse ferme et les abdos plats du type au passage, et suis complètement horrifiée quand, par inadvertance, j'agrippe davantage que du poulet lorsque j'en récupère une tout près de sa braguette. Mortifiée, je ramène

brusquement mes bras comme si je venais de me brûler, plantant mes coudes de part et d'autre de ma taille, et lâche l'assiette. Lorsqu'elle se casse avec fracas, tout le monde se tait autour et je sens des dizaines de paires d'yeux rivées sur moi.

Je me tourne vers Casey en quête d'aide. Il vient à ma rescousse en lançant un torchon par-dessus le comptoir.

— Je vais chercher un balai et une serpillière. Ne bouge pas !

Mon visage me donne l'impression d'être en feu quand je me tourne pour m'excuser une nouvelle fois et essuyer la chemise de l'inconnu, avant de prendre la peine de m'essuyer les mains. Ce qui ne fait qu'empirer les choses, car je me rends compte que je suis en fait en train d'étaler la sauce brun rougeâtre sur le souple mélange de coton blanc. Du moins personne ne semble remarquer le triste spectacle que j'offre, le vacarme dans le vaste espace de nouveau à plein volume.

Je laisse retomber mes bras, m'avisant pour la première fois que ma cible n'a pas encore prononcé le moindre mot – ni langage grossier, ni insulte, ni « Hé, pas de problème, je suis en partie responsable ». Non, il reste planté là comme une statue.

Je lève enfin les yeux pour voir son visage.

Et, évidemment, il est scandaleusement séduisant !

À peu près de mon âge, je dirais, cheveux bruns presque noirs, mâchoire carrée, superbes pommettes et yeux verts saisissants. Il soutient mon regard et, très lentement, deux fossettes incroyablement sexy apparaissent – ce qui l'élève du rang de « séduisant » à celui d'homme le plus canon de l'endroit !

Voire le plus canon que j'aie jamais approché.

Jusqu'à ce qu'il me décoche LE regard. Vous savez, celui qui dit qu'il pense être *the* cadeau de Dieu à toutes

les femmes ? Et si je lis correctement l'étincelle qui s'y trouve, il me trouve aussi marrante.

— Hé, mec, lance Casey à mon inconnu. Essaie avec ça !

Il lui tend un carré éponge humide puis m'écarte du coude afin de balayer les gros éclats de porcelaine.

— Ça va ? me demande-t-il. Tu ne t'es pas coupée au moins ?

— Ça va, merci.

Tout en nettoyant, il s'assure également que personne autour n'a été blessé. Mec Canon passe le carré éponge sur le devant de sa chemise, mais ça ne sert pas à grand-chose. Je ne demande qu'à m'éclipser mais ce serait impoli, étant donné que Casey est en train de nettoyer *mes* dégâts.

Enfin, techniquement, *nos* dégâts, parce que jamais je n'aurais renversé ces ailes de poulet si M. Imbude-lui-même m'avait laissé davantage d'espace pour manœuvrer ! Sauf qu'en l'observant, je suis quasi certaine que ce type ne s'accuse jamais de rien. Si ce n'est pas son apparence seule qui le tire d'affaire, c'est probablement sa personnalité, vu son comportement.

— On dirait que je ne suis pas l'unique victime, lâche-t-il finalement, d'une voix à la hauteur de son attrait.

Le genre de voix dont je me souviendrai demain, et même la semaine prochaine. Elle pénètre au-delà de mes tympan, tout comme celle de Bennett le fait à la radio les lundis matin.

Son regard s'arrache lentement au mien pour descendre sur ma bouche, le long de ma gorge, s'attarde un instant sur ma poitrine puis repart jusqu'à mon ventre.

Et pas gêné, avec ça !

Je baisse les yeux sur mon chemisier au moment même où, le carré éponge en main, il tamponne la

sauce piquante qui tache le vêtement juste en dessous de mes seins.

— Hé ! m'écrié-je.

Je repousse sa main, mais pas avant qu'il ait eu le temps de frôler d'un peu trop près un de mes nichons.

Il esquisse un petit sourire narquois.

— Désolé !

— Non, vous ne l'êtes pas !

— Vous avez raison : je ne le suis pas.

Le nettoyage terminé, Casey pose une main sur l'épaule du type.

— Comme d'habitude ? C'est la maison qui offre.

Génial. Casey est copain avec ce... ce... je n'ai même pas les mots pour décrire ce que je pense de ce type bien trop séduisant mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ne seraient pas positifs. Surtout dans la mesure où Casey me reproche l'incident et le dédommagement par un verre gratis !

— OK. Merci, répond le type.

— Je te commande une autre assiette d'ailes, mon chou, ajoute Casey avec un clin d'œil avant de repasser derrière le bar.

— Je ne suis pas si nul que ça, déclare le gars.

— Pardon ?

— Quelles que soient les invectives que vous avez en tête, je vous assure que vous n'y êtes pas du tout.

Et, pour étayer ses propos, il plie le carré éponge humide de manière à cacher le côté sale, puis me le tend.

— Vous avez de la sauce là aussi.

Il désigne du menton mon flanc droit.

— Merci, dis-je en acceptant le carré.

Et j'inspecte mon flanc droit, avant tout parce que la contradiction qu'il offre me déstabilise encore plus que d'habitude, et qu'il me faut absolument regarder ailleurs. Cela explique aussi pourquoi je frotte, frotte

et frotte encore la tache, dans l'espoir qu'il comprendra le message et s'éloignera sans insister.

Mais il n'en fait rien.

Je relève la tête. Ses fossettes sont de retour, sa posture, détendue. Quelqu'un le bouscule par-derrrière et il bascule en avant, se rattrapant en posant ses deux mains sur ma taille. Nos poitrines se touchent presque et j'inspire une bouffée de son eau de toilette.

— Teague ? lance Casey derrière moi.

Je pivote, m'arrachant à l'étreinte du premier homme à poser les mains sur moi depuis un bail.

— J'ai piqué ça à une autre commande.

Une autre assiette d'ailes de poulet sauce piquante trône sur le bar.

— Et un autre serveur vient d'arriver, alors je te ferai apporter ce pichet de bière.

— Merci, je réponds, puis j'ajoute par-dessus mon épaule : Vous voulez bien vous écarter ?

Le type me fixe d'une drôle de manière, comme s'il n'en revenait pas d'être congédié ainsi, avant de reculer d'un pas. Je soulève l'assiette de nourriture puis passe devant lui, mon épaule frôlant son bras alors que je file sans demander mon reste.

Quand je retourne à la table, il n'y a plus que Harper. Elle est en train d'envoyer un SMS à quelqu'un.

— Hé, qu'est-ce qui t'a pris si lon...

Elle me jette un coup d'œil alors que je me glisse sur la banquette.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Qu'elle sache qu'il s'est passé quelque chose rien qu'en me regardant est une des raisons pour lesquelles je l'adore.

— J'ai renversé la première assiette de poulet sur un type. Par sa faute, si tu veux mon avis.

Je saisis une aile. Je suis à présent sur le point de tomber d'inanition d'un instant à l'autre.



12428

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 5 novembre 2018.

Dépôt légal : novembre 2018.
EAN 9782290165683
OTP L21EPSN001853N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion